

« De l'ombre
à la lumière »

Laurent Manchon et Cécile Pont

**« De l'ombre
à la lumière »**

Témoignage d'un aidant

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08250-9

Avant-propos

Cette histoire, c'est la mienne, je m'appelle Laurent j'ai 53 ans et je suis aidant.

Passer de « l'Ombre à la lumière » a été une rude épreuve, le sens de ma vie a bien souvent été remis en question depuis son commencement, un chemin sinueux, tortueux, parfois triste, violent et sans amour, dans le mensonge, l'hypocrisie et la rancœur.

Dallas quoi ! Pour ceux qui ont connu, mais sans le pétrole et les dollars.

Plutôt avec le martinet pour les nostalgiques et souvent avec le manche lorsqu'il n'y avait plus de lanières, histoire d'apprendre les choses de la vie.

Après une jeunesse et une adolescence tumultueuses, mes débuts de jeune adulte n'ont pas trouvé meilleur itinéraire, bien au contraire, mon tempérament de feu ne laissait que peu de place au calme et à l'équilibre, je baroudais en gros.

Lorsque je rencontrais Christine, ma vie prenait un tout autre sens, la perception de l'existence d'un réel amour m'apportait cette lumière, enfin !

Avec Christine, j'ai enfin connu l'amour, l'art des sentiments et la notion de famille.

Et puis, Loris notre fils dont nous sommes également les aidants, qui anime notre vie au quotidien, puisque sans structure d'accueil adaptée à sa pathologie, il partage notre vie 24 h/24, 7j/7 et 365 jours par an.

Cet ouvrage a pour principal objectif de transmettre un peu d'espoir aux aidants qui comme moi peuvent rencontrer des moments parfois compliqués et bien souvent difficiles, et de témoigner qu'il est possible, de rebondir de façon positive.

Je suis quelqu'un qui aime aider et soutenir les gens, donc lorsque j'ai constaté que le répit n'existait pas pour « tous » les aidants, j'ai agi pour répondre à cet oubli, ça a été compliqué, mais je m'en suis servi comme exutoire à ma situation.

Constater aujourd'hui que les remerciements n'ont pas besoin de s'accompagner de mots, mais qu'ils existent néanmoins, dans le regard des personnes auxquelles on apporte une lueur d'espoir dans une vie quasiment éteinte, c'est à mon sens, redonner un peu de lumière à ces aidants de l'ombre.

L'ombre et le tumulte

Espagne, Algérie, Isère, Paris, Bretagne... que ce soit mes origines, les nombreux endroits où j'ai posé mes valises, j'ai été porté je crois, par la nécessité d'échapper à une funeste destinée.

Ma famille, originaire d'Espagne, vivait en Algérie depuis des générations. Si l'Algérie était française depuis 1830, si sur le plan de la citoyenneté et de la culture, tous les habitants étaient français, il n'empêche que chaque minorité avait gardé son mode de vie et vivait dans des zones géographiquement déterminées par ses origines.

On parlerait peut être de communautarisme de nos jours.

Ma famille vivait au sein de la communauté espagnole mais en parfaite harmonie avec les autochtones qu'ils côtoyaient au quotidien. Mes parents étaient donc des voisins avant de devenir un couple.

À la veille de l'indépendance, l'Algérie comptait plus d'un million de personnes d'origine non africaine. Après huit ans d'attentats, d'assassinats, d'enlèvements, l'indépendance avait entraîné l'exode forcé et massif vers la métropole d'une

grande partie de cette population européenne. Mes grands-parents et parents porteront pour toujours l'étiquette de pieds noirs mais en 1962, ils deviennent des exilés. Rapatriés d'Algérie dans la précipitation et la terreur, marqués par la violence, le déracinement et le sentiment d'abandon, mes parents, respectivement âgés de quatorze et vingt ans, ont vécu tous deux ce traumatisme.

C'était peut-être leur seul point commun d'ailleurs.

Ma mère travaillera en usine dès l'âge de quatorze ans. Mon père, diplômé en physique et français deviendra enseignant. C'était si valorisé et valorisant à l'époque qu'il ne manquait pas de le placer dès qu'une occasion se présentait. Mes parents se marieront en 1966 et vivront d'abord en Isère puis en Saône et Loire. Une autre partie de la famille s'installera à Marseille.

Ma mère s'était mariée pour fuir le carcan familial. Entourée de deux frères, la culture et l'éducation qu'elle avait reçu accordaient les pleins pouvoirs aux garçons à contrario des filles. Elle avait alors épousé mon père pour davantage de liberté mais ce n'était pas un mariage d'amour et elle ne pouvait pas savoir ce qui l'attendait.

Elle est passée de l'emprise de sa famille à celle de mon père.

Sans que personne ne m'ait jamais rien confié, j'ai toujours su qu'il n'y avait pas de sentiments

entre mes parents. Le fruit de ce non amour fut une relation conjugale conflictuelle marquée par l'autoritarisme de part et d'autre, les violences physiques, verbales à notre rencontre mes deux frères et moi. Jamais la moindre marque d'affection ni entre eux ni envers nous.

Je suis né le premier en 1967 en Isère, ma mère avait tout juste vingt ans. Mes frères arriveront à trois ans et demi d'intervalles chacun, comme si tout avait été prémédité, calculé. Ma mère devant restée hospitalisée, j'allais passer les deux premiers mois de ma vie auprès de ma grand-mère maternelle. Ce lien précocé que nous tissons, singulier et fort se poursuivra.

Mais c'est en banlieue parisienne dans le neuf trois que j'ai grandi puisque mon père s'y était vu proposer un poste de professeur avec logement et bon salaire. Ma mère s'était mariée pour échapper à sa famille, elle avait enfanté pour échapper à mon père. Quand il l'a compris, en guise de représailles, il nous a éloignés. Pour resserrer l'étau autour de sa femme et la garder pour lui, il nous a considérés comme des rivaux. Il savait que ma mère aurait la force et le tempérament pour le quitter s'il levait la main sur elle. La violence physique s'est alors détournée sur nous. Dès la sortie de la maternelle, le placement en internat nous a été imposé à tous les trois. Mais pas dans n'importe quel établissement non, celui où mon père enseignait. Ça lui permettait non seulement d'exercer son autorité mais aussi de

l'extérioriser, de la faire exploser à la face de nos compagnons d'infortune.

De six à quinze ans, je n'ai connu qu'une scolarité en internat au milieu de trois cent soixante-cinq enfants placés là par la DDASS¹. Cet établissement avait d'abord été une école, un pensionnat avant de devenir un centre éducatif. Quelques photographies de célébrités en noir et blanc épinglées sur les murs venaient marquer le caractère illustre de l'institution. Cette longévité faisait de moi le pensionnaire le plus ancien alors que je n'avais jamais demandé à être ici. À chaque rentrée, tous réunis classe par classe dans l'immense cour, nous assistions en uniforme au discours du directeur, insistant sur l'esprit de famille qui régnait ici. Pour attester de cette ambiance, il me citait comme témoin. Ce qui pouvait passer dans sa bouche pour une sorte de titre honorifique était pour moi un fardeau. J'imaginais que mes camarades me verraient plutôt comme un taulard.

Le motif d'orientation dans cette institution n'était pas le même pour mes frères et moi mais je crois que les châtiments infligés par mon père auraient pu justifier aussi un placement.

1. DDASS : Direction Départementale des Affaires Sanitaires et Sociales avait notamment pour mission de protéger les enfants dont les parents étaient en difficulté pour assumer leur rôle de parents. Désormais ce sont l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE) et la Protection Judiciaire de la Jeunesse qui assument cette mission.

Nous devons l'appeler par son nom pour ne pas marquer de différence entre nous et les autres élèves, ce que je pouvais comprendre. Par contre, quand ses fils ne respectaient pas le règlement, nous avions droit à un traitement particulier : une humiliation cinglante, une bonne grosse baffe devant tout le monde. Il poussait le vice jusqu'à interrompre la récréation par une annonce au micro afin que chacun puisse être le témoin de la correction qu'il allait nous infliger. Mon père était malgré tout apprécié même s'il ne faisait pas l'unanimité. Nous devons, en plus de ses brimades à lui, subir les vexations de certains de ses collègues n'osant pas lui faire face.

Officiellement, j'allais bien. Je grandissais parmi des jeunes ayant connu de graves problèmes au sein de leurs familles. Problèmes qu'ils nous faisaient partager et dont je m'imprégnais par la force des choses. Installés en dortoirs collectifs de cinquante places sans aucune intimité, le plus cruel pour moi était de voir ma maison par la fenêtre du dortoir. Elle était là, toute proche ma chambre et pourtant, je ne pouvais pas en profiter. C'était incompréhensible pour le gamin que j'étais : avoir le statut d'interne tout en habitant en face. Je suis rapidement entré en résistance pour signifier mon désaccord. Mes conneries donnaient un prétexte légitime à mon père pour me punir. Il me frappait et me coinçait à l'internat toute la semaine voire des mois durant. Il m'imposait, certains dimanches, ses tournées de distribution de tracts ou de vente de l'Humanité dimanche pour le

parti communiste. En plus de toutes ses grandes qualités, c'était aussi un rouge révolutionnaire. Il m'emmenait à la Fête de l'Huma, je devais apprendre par cœur les chansons alors que moi ce que je voulais, c'était jouer au foot avec mes copains.

Ça a sûrement éveillé chez moi une forme de conscience politique et un réel militantisme, seul héritage qu'il m'ait laissé.

Mon père ne voulant pas que je le considère comme tel, voyant peu ma mère, mes frères plus jeunes que moi, les pensionnaires de l'établissement sont rapidement devenus ma famille. Nous faisons tout ensemble, nous ne nous quittons plus. C'était la famille dans laquelle je me reconnaissais, mon seul point d'ancrage. Ce sentiment d'appartenance était, de plus, cultivé par la direction. Nous portions tous les mêmes tenues notamment un blazer avec l'écusson de l'école. C'était le Harvard du 9.3.

Sortaient de cet établissement une ou deux élites tous les ans et manifestement, c'était suffisant. Les rondes nocturnes de la police étaient la règle pour rattraper les éventuels fugueurs mais l'ambiance restait familiale malgré un cadre strict de type militaire : distance, fixe, repos.

Au fil des années, je connaissais tous les rouages pour profiter des failles et mettre au point des stratégies m'octroyant quelques privilèges : chocolat supplémentaire au goûter, télévision dans le dortoir, sonner la cloche pour sortir de la classe plus tôt.

Malgré mes résultats scolaires catastrophiques, mon comportement non irréprochable, je n'ai redoublé que la classe de sixième. Je le dois certainement au directeur que ma mère ne laissait pas insensible. Ils se croisaient lors d'évènements organisés par l'établissement : cérémonies de remises des prix, fêtes de fin d'année, spectacles. Ils semblaient tous deux s'apprécier au grand dam de mon géniteur.

Me faire passer de classe en classe était sûrement une faveur à leurs yeux mais pas pour moi.

Mon père, pris au piège de sa violence et son addiction, a développé de sérieux troubles de la personnalité. Il a quitté l'établissement du jour au lendemain quand j'avais douze ans. Il est parti en vidant tous les comptes bancaires sur son passage : ceux de la section locale du parti, ceux de la maison et même nos tirelires.

Nous pensions alors mes frères et moi pouvoir réintégrer le logement familial. C'était sans compter sur le fait que ma mère, devant reprendre une activité professionnelle pour nourrir toute la famille, avait négocié avec le directeur notre maintien à titre gratuit à l'internat.

Je n'ai jamais cherché à savoir si elle lui avait accordé quoi que ce soit en contrepartie.

Ce que je savais par contre, c'est que nous allions devoir rester à l'internat.